Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 40 (1902)

Heft: 45

Artikel: Français et patois : le dîner de Marianne

Autor: Francoeur

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199644

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

series scientifiques, de M. G. Krafft, réunies en un volume auquel ont collaboré, de la plus heureuse façon, la science et l'esprit. (S. Henchoz, éditeur, Lausanne.)

Français et patois. Le dîner de Marianne.

La Marianne était une bonne cuisinière, mais il lui arrivait un peu trop souvent de lever le coude. Que voulez-vous! les cuisinières mènent aussi une rude vie et en été, quand le soleil est chaud et qu'il faut rester toute la journée à fricoter devant un fourneau brûlant, il y a de quoi vous dessécher la langue et la gorge. Or, c'était au gros de la canicule, dans une pension de montagne, avantageusement connue, et où les gens de la plaine, qui ont besoin de changer d'air et le moyen de s'accorder quelques semaines de vacances, venaient nombreux.

Marianne, affairée, en perdait quelquefois le sommeil. Elle connaissait bien des recettes de cuisine, mais pour contenter tout ce monde, allez-y voir! Les uns n'aiment pas les oignons, d'autres ne peuvent supporter le goût ni l'odeur du fromage. Ceux-ci veulent de la viande saignante, ceux-là, au contraire, la préfèrent bien cuite. Ou bien on fait la grimace quand paraissent sur la table des choux et du lard, un ragoût quelconque, des restes du jour précédent, que Marianne préparait pourtant de façon à les rendre méconnaissables.

En apprenant les récriminations des mécontents, elle se fâchait: « Alors, criait-elle en secouant les casseroles, qu'est-ce qui faudrait leur z'y donner à ces beaux messieurs et à ces belles dames? Parce qu'ils paient qualre francs par jour, ils se figurent qu'on va leur servir à chaque diner du poisson et des poulets? Tas de gourmands, va! S'ils avaient mangé dans leur vie un peu plus de vache enragée, ils ne seraient pas tant difficiles. »

Là-dessus, elle prenait un verre, le remplissait jusqu'aux bords et l'avalait d'un trait, pour se calmer. Elle avait du reste soin d'apporter avec elle, le matin, une petite valise de couleur grisâtre, qu'elle dissimulait sous une table de la cuisine et où venaient prendre place les bouteilles fraichement tirées de la cave. Le soir, valise en main, le travail étant terminé, Marianne regagnait sa chambre et buvait encore un coup avant de s'endormir pour tout de bon.

Dans la maison, les hôtes qui la rencontraient parfois l'interrogeaient:

— Dites donc, Marianne, qu'est-ce que vous en faites de cette valise? On dirait que vous revenez de voyage!

La cuisinière, d'abord interdite, répondait avec humeur: « C'est pour mettre mes affaires! » et on la laissait tranquille, considérant qu'il s'agissait là d'une innocente manie.

Un matin, tout allait de travers. « Il semble, prétendait Marianne, que le diable s'en mêle! » Pour s'éclaircir les idées, elle avait recouru, plus que d'ordinaire, au litre placé sur la table et qui devait servir à confectionner une sauce, mais en vain. Sa vue commençait à se troubler, ce qui ne contribuait pas, on le comprend, à rendre la situation meilleure. Enfin, le diner finit tout de même par être prêt; il ne manquait plus que le sel, mais, pour comble d'infortune, la boîte se trouva vide. Pour le coup, Marianne crut qu'elle en perdrait la tête. « Me voilà propre, dit-elle, je vais être déshonorée, »

A ce moment, un cornet frappa ses regards. Le mot sel s'y étale en grosses lettres. Elle l'ouvre: « C'en est, pour sûr, et du tout beau encore! » Et notre cuisinière s'empresse de vider une partie du contenu dans la marmite et sur les mets qui attendaient le précieux assaisonnement.

La grosse soupière est maintenant au milieu de la table, dans la salle à manger. L'air de la montagne donne de l'appétit et les convives attendent avec impatience le moment où ils pourront attaquer la soupe, qui répand une odeur délicieuse. Il y a là, en particulier, un monsieur qui a fait diète le jour précédent, par ordre du docteur, et qui s'est administré une large ration d'eau hongroise, un apéritif qu'on ne recherche pas volontiers.

Mais aux premières cuillerées, des signes de mécontentement se manifestent. « Quel drôle de goût! » murmure quelqu'un. Avec les légumes et la viande c'est encore pire. Il n'y eut que le dessert qui trouva grâce, et bientôt la salle se vida, à la grande confusion des maitres du logis.

Madame, inquiète, se précipite alors du côté de la cuisine et trouve Marianne qui somnolait sans s'inquiéter autrement de son propre repas.

- Marianne, qu'est-il donc arrivé, votre diner avait un goût détestable?

— Rien d'autre, pardine! répondit la cuisinière en sursautant.

 Comment rien, c'est impossible! D'abord tout était trop salé.

 Ah! ça, peut-être bien; je n'ai pas ménagé le sel.

En parlant, madame X. avisa le cornet resté ouvert. Immédiatement elle comprit.

— Mais, malheureuse, c'est du sel de Glauber que vous avez employé. On l'avait précisément acheté pour une vache malade

Marianne, tout à fait réveillée cette fois-ci, ne disait plus mot. En pensant pourtant à tous les estomacs qu'elle avait troublés sans le vouloir, cette folle de Marianne, au lieu de s'excuser, se mit à rire, tellement que des larmes coulaient sur ses joues couperosées. Indignée, la maîtresse de la maison s'écria:

— Je ne vous croyais pas si bête, Marianne! Pour vous punir, vous allez préparer un nouveau repas qui doit être terminé pour quatre heures précises. J'aurai soin d'avertir ces dames et ces messieurs:

Et Marianne dut s'exécuter. En se remettant au travail elle ne put s'empêcher de marmotter pourtant: « Poison de cornet! sans lui rien ne serait arrivé. »

Et tandis que Marianne, complètement dégrisée, rallumait ses fourneaux, toute la pension était en liesse. Francœur

L'incoura et sa serveinta.

L'incoura de Vela-le-Nebllio avai fé veni de pe Macon su France cauquies sétai de cé bon vin rodze de per lé et l'avai remisa lo légrefasse à sa cava.

fasse à sa cava.

Sè desài: « Y'ein gardérè la maiti dein lo bossaton et ye boutérè lo resto ein botolhies, kà cé vin est bin dè meillào quand l'est vilho; pu, faut portant que y'aussè oquiè dè bon à offri à Monseigneur l'évêquo quand passéra férà sa veria dein la perrotse.

L'incoura lài plliante don la boaita, detsaupoune lo bondon et se de : « Faut laissi reposa cauquiès dzo cé vin dévant de tot cein maniganci, tot parai porrè adé ein trérè à mésoura cein que m'ein faut po mon baire et po l'hotò.»

Mâ se l'incourâ amâvè gaillà lo rodzo, sa serveinta, la Glòdine, ne lài fasâi pas la potta non pllie; c'ètài 'na grossa Savoyarda que ne cratchivè pas dein lo verro et qu'amâvè gaillà fifà; l'est veré que clliâo cousenairès que sont adé pè l'hotò dévant on fornet que frecassé, accrotsont la sai et quand poivont sè déssâiti autra part qu'à la cassa, ma fai, va rein dè mi! Assebin, ti lè iadzo que la Glòdine allàvè pè la cava, sai po copà on quartai dè toma, sai po queri lo vin po lè souyès à monsu l'incoura, le reimpliiàvè lè trai quarts et demi dào tepin dè cé bon Mâcon et hardi! avau lo cornet! Lè

z'occajons ne manquâvant pas, mà ïo lo vin felàvè rudo, l'ètai la demeindze, tandi que l'incoura ètai à la messa et ài vèprès, la Glòdine avai tot lezi dè baire sein se férè accrotsi. Et ne s'ein fasai pas fauta, allà pi!

Ma fion, ao bet de cauquiès senannès de cé commerço, lo bossaton a coumeinci à gorgossi, ka vegnai tot avau et on dzo que l'incoura ètai zu pè la cava et que l'avai roilli contre avoué lo dai, l'a fé 'na grimace d'einfai ein véyeint que son bosset arrevave astout à gotta et que n'ein restave perein que cauquiès litrès.

— Grand saint Dzozet! que cein vâo-te derè? Y'a po sù dâo diabllio perquie! que sè peinsavé. Adon, sein férè ni ion ni dou, le montè à l'hotò ro le traovè la Glòdine que dondavè su 'na chaula; paret que l'avâi trâo agotta lo Mâcon cé dzo quie, assebin l'incourà sè démaufià d'oruie et lài fà:

d'oquie et lài fà:

— Mà, dis vài, Glodine, y'è fé veni cé bossaton dè Màcon n'ia pas quienze dzo, n'ein baivo papi on demi-litro per dzo, mettons que t'ein a prai cinq litrès onco po l'hotò, dévetrài ètrè onco po lo mein à la maiti, et l'est dza voudhio! Qu'est-te que cein vào derè?

— Ma fai, monsu lo doyein, n'ein se pardi rein! lài fà adon la Glòdine, onco tot'eintoupenaïe, foudrai petétre vaire! Se l'est dinse, voutron bossaton a, po su, on perte! Et ein cein deseint, le se messe à bailli ein

Et ein cein deseint, le se messe à bailli ein âovreint on mor asse grand qu'on lermier dè cava.

Adon, l'incoura, que la vouaitivé ào bllianc dâi ge, lài fà :

- Va pi fini ton sonno, Glôdine! y'è vu tot'ora lo perte ïo a passà mon vin!

L'ascension du gendarme nº 7

Au mois de juillet dernier, quatre alpinistes de la section des Pierrettes, ont réussi la première ascension du « gendarme » nº 7, réputé vierge et inaccessible, qui se dresse sur l'arête méridionale du fameux Krackhorn, dans les Alpes bernoises. Le hasard a fait tomber dans mes mains les notes manuscrites d'un des acteurs de cette audacieuse en rieprise et je m'empresse de les communiquer au Conteur, afin que ses estimables abonnés puissent se faire une idée exacte de ces terribles ascensions signalées chaque été dans la chronique alpestre de nos divers journaux.

Laissons la parole à notre héros:

Le 25, à l'aube, nous étions debout, armés jusqu'aux dents et décidés à vaincre ou mourir. Mais permettez-moi de vous présenter d'abord mes compagnons de course.

Notre chef et guide, c'est l'énergique Cordett, d'origine anglaise, long, mince, au profil anguleux, aux muscles secs mais forts comme ceux des sauterelles dont il imite les allures. Crampon, ne l'est que sur les glaces où ses rares aptitudes trouvent un champ d'actions dignes de lui; est chargé spécialement de retenir toute la cordée en cas de glissade mortelle, mais on ne lui confle pas de piolet pour lui éviter la tentation de couper la corde au moment critique! Fustet, large, épais, rond, ien râblé et bien calé, porte les vivres et liquides dont il consomme lui-même la plus grande partie. Boit beaucoup de Villeneuve pour sa santé et de Neuchâtel sur lie, vin mousseux, qui rend plus léger et facilite les montées. Enfin, votre chroniqueur Varappmann, dont, par modestie, je ne dirai pas tout le bien que j'en pense; sa faculté primordiale est de grimper dans les rochers comme l'al-cool à 100° contre les parois du verre.

Je passe sur la première partie de notre ascension: longues pentes ébouleuses et chaotiques, névés roides, rochers abrupts; tout cela est gravi par le commun des mortels et vous trouverez dans tous les récits de course des périodiques alpins les banalités suggérées par ces difficultés qui ne sortent pas de l'ordinaire. Nous arrivons donc directement au pied de notre gendarme. Perché sur une arête vertigineuse et flanqué de parois à pic, il n'a pas du tout l'air commode, notre gendarme, et chacun répète involontairement le fameux refrain: